

immense, et il est, en grande partie dû à notre société. Mais il y a encore beaucoup de progrès à faire, et pour y arriver il faut que nos députés s'unissent au colérgé pour travailler à écarter les obstacles. Il faut voir les choses sous leur vrai jour, et dire la vérité. Il est bien beau de voir réunir ici une assemblée de deux cent cinquante personnes, mais ce n'est pas encore assez. Je ne veux effrayer personne. Mais, que disent nos hommes publics ? que notre richesse agricole est plus grande que toutes nos autres richesses, et se chiffre par cinquante six millions de piastres de revenus annuels, au bas mot. L'hon. premier ministre, d'après ce qu'il a vu en Europe, et après cinq ans d'étude, est d'avis que nous avons les éléments nécessaires pour doubler cette richesse, c'est-à-dire la monter à cent douze millions de piastres. Cela est déjà beau. Bien que très prudent, l'hon. Premier a été jusqu'à dire que cette richesse pourrait être non seulement doublée mais encore triplée. Quel chemin à faire ! Messieurs les députés de l'assemblée législative et les membres du Conseil législatif montrent par leur présence qu'ils sont tout prêts à nous aider à parcourir ce chemin qui s'ouvre devant nous et à en écarter les obstacles. Il faut que nous nous mettions courageusement à l'œuvre. Les rapports sont défavorables en bien des endroits pour l'industrie laitière. Je suis même surpris de voir ici un aussi grand nombre de personnes ayant des intérêts dans cette industrie, étant donnée la mauvaise année que nous venons de traverser. Beaucoup de fabriques sont tombées. On ne doit anticiper pour la saison qui va s'ouvrir que la moitié de la fabrication ordinaire. C'est un triste état de chose, il faut se l'avouer. Qu'avons-nous à faire devant la déclaration de l'hon. Premier ? Notre société a un devoir à accomplir, un rôle à jouer pour contribuer à ce surcroît de production que notre agriculture peut produire. Il faut prévoir l'avenir. Seuls que pouvons-nous faire ? Préparer la voie, donner des renseignements, faire la lumière : Le salut est dans l'industrie laitière. Nous avons le marché anglais à nos portes qui consomme nos produits. Nous avons ici, par les avantages que nous fournit notre port, plus de facilité qu'à Halifax. Nous avons un grand rôle à jouer par le développement de notre industrie laitière. Elle nous fournit le moyen de maintenir la fertilité de nos terres. En effet, pour avoir beaucoup de lait, il faut beaucoup d'animaux, et les animaux nous fournissent l'engrais nécessaire à la terre. Cette question des engrais est une question vitale et de première importance. La valeur exacte des engrais a été établie en Europe. On a constaté qu'une terre ordinaire contient tant de livres d'ammoniaque, de phosphate, de potasse, de chaux, etc., etc., et qu'un certain nombre donné de livres de ces éléments donnent les plus belles récoltes qu'elle que soit, naturellement la pauvreté ou la richesse du sol ; on a comparé la valeur de ces éléments appelés engrais chimiques avec celle de la terre qui les contient naturellement. Sir J. Lawes fait depuis quarante ans des recherches avec d'autres savants et nous donne une dure leçon d'agriculture. Il a dépensé de sommes immenses sur des fermes expérimentales pour faire des essais. Si nous prenons la valeur des déjections, si nous les analysons, d'après les résultats positifs obtenus par Sir J. Lawes et ses collègues, nos fumiers valent, en tenant compte de la proportion d'animaux dans cette province, au bas mot, quarante millions de piastres, en supposant que les engrais chimiques ne vaudraient que \$10 la tonne au lieu de \$30 qu'ils coûtent réellement dans notre marché. Mais, me dira-t-on, cet estimé est d'environ trente piastres par année pour le fumier de chaque tête de gros bétail, pesant lbs. 1000 en vie ? Oui ces chiffres signifient que nous ne retirons pas le tiers de la valeur de nos fumiers, nous en perdons plus des trois quarts, nous les jetons à l'eau. Toutes les urines sont perdues. L'engrais liquide qui représente la moitié de la valeur du fumier est perdu dans la plupart des cas, les trois

quarts de la valeur du fumier solide sont aussi perdus. En effet le fumier se lessive, sous l'action de l'eau comme la cendre, et presque partout le fumier est exposé dehors à l'action de la pluie. Lorsque ce fumier dont l'urine est perdue, dont les éléments ont presque tous été enlevés par l'eau des pluies, est mis sur un champ en foin, il représente une maigre valeur comme engrais. (1)

Revenons à l'industrie laitière, dont le fumier nous a quel que peu éloigné. On ne saurait trop parler de son importance. Il nous faut travailler à rendre la production du lait, en été, la plus considérable possible. M. Brodeur nous a parlé de la nourriture en vert. Les chiffres qu'il nous a donnés doivent encourager chacun des fabricants qui sont ici à se faire missionnaire dans sa paroisse pour enseigner aux patrons à doubler la production du lait. M. Lynch a attiré l'attention sur un fait grave. Il a montré que nos vaches sont dépréciées à tort, et qu'en soignant des vaches en souffrance auparavant, on leur fait produire beaucoup. M. le professeur Brown dit qu'à Ontario, où les vaches de race améliorées forment presque le total de la race bovine, la moyenne est de 3000 lbs de lait par vache par année. Or, ici, que voyons nous ? qu'une vieille vache canadienne a eu le cœur de donner 2800 lbs de lait, en hiver, après dix mois de vèlage. Cette vache a donc du donner environ 5000 lbs. de lait dans l'année ? Dans l'industrie laitière est l'avenir de la production agricole. Pour cela il faut que le fabricant de beurre ou de fromage compronne l'importance de son rôle, et se fasse apôtre chez lui. Dans ce but il doit commencer par étudier, il lui faut aller à l'école. Les écoles d'agriculture sont représentées ici ce soir, mais je dois dire qu'elles ne suffisent pas pour les besoins de l'industrie laitière. Elles ne forment que 30 élèves par année, et encore elles ne les forment pas pour l'industrie laitière. Ce n'est pas leur faute, car telle n'est pas leur mission. Mais il n'y en a pas moins là une lacune à combler. Et comment la combler ? en créant des écoles d'industrie laitière. Elles sont nécessaires, une somme est votée pour leur création, et j'espère qu'elles existeront bientôt. A cette école spéciale les habitants iraient étudier, et voir faire des essais sur l'économie à pratiquer dans la nourriture du bétail, les soins à donner aux fumiers, la production économique de la nourriture ; en un mot, à tout ce qui a trait à l'industrie laitière.

Il est un autre côté de l'industrie qu'il importe de considérer. C'est la production du lait en hiver. Elle est peu connue et presque personne ne la pratique. Il faudrait pour en enseigner les principes et la pratique, une école où l'on ferait comme a fait M. Lynch. Il y a grand profit à faire du beurre et du fromage en hiver, et si l'on joint à cette industrie celle de l'élevage des veaux, le profit est doublé. A côté de cette école, il faudrait une ferme expérimentale où les innombrables problèmes qui nous restent à résoudre seraient étudiés, les uns après les autres, selon leur importance, au bénéfice commun de tous les cultivateurs.

Je termine en disant pour tout résumé que nous devons travailler à doubler notre production agricole et que, lorsque nous en serons là, nous devons encore travailler à progresser de plus en plus.

M. LYNCH dit que M. Barnard s'est attaché à démontrer que nous avons les ressources nécessaires pour doubler notre production agricole, si nous savons les mettre en usage. Nous négligeons de profiter de nos avantages. Nous pouvons avoir la cendre pour améliorer nos terres à 7½ ou 8 centins le minot. Nous ne nous en servons pas, et les américains viennent l'a-

(1) Sir J. B. Lawes affirme qu'un animal à maturité produit du fumier qui vaut \$6 40 pour chaque 2000 lbs. de bon foin consommé. Cette valeur est basée sur les prix courants de l'ammoniaque (nitrogène), du phosphate (acide phosphorique), et de la potasse, en Angleterre. Or ces engrais coûtent à environ le tiers de ce que l'on de-